



Athena getting to write

# ATHENA

[Athena](#)  
[Athena e-texts](#)

---

© ATHENA e-text, Guy de Maupassant, Notes d'un Voyageur, version pdf.  
Numérisation: **Thierry Selva**, "maupassant@free.fr".

---

## GUY DE MAUPASSANT

(1850 - 1893)

## NOTES D'UN VOYAGEUR

*(Notes d'un Voyageur a paru dans le Gaulois  
du 4 février 1884)*

Sept heures. Un coup de sifflet; nous partons. Le train passe sur les plaques tournantes, avec le bruit que font les orages au théâtre; puis il s'enfonce dans la nuit, haletant, soufflant sa vapeur, éclairant de reflets rouges des murs, des haies, des bois, des champs.

Nous sommes six, trois sur chaque banquette, sous la lumière du quinquet. En face de moi, une grosse dame avec un gros monsieur, un vieux ménage. Un bossu tient le coin de gauche. A mes côtés, un jeune ménage, ou du moins un jeune couple. Sont-ils mariés? La jeune femme est jolie, semble modeste, mais elle est trop parfumée. Quel est ce parfum-là? je le connais sans le déterminer. Ah! j'y suis. Peau d'Espagne. Cela ne dit rien. Attendons.

La grosse dame dévisage la jeune avec un air d'hostilité qui me donne à penser. Le gros monsieur ferme les yeux. Déjà! Le bossu s'est roulé en boule. Je ne vois plus où sont ses jambes. On n'aperçoit que son regard brillant sous une calotte grecque à gland rouge. Puis il plonge dans sa couverture de voyage. On dirait un petit paquet jeté sur la banquette.

Seule la vieille dame reste en éveil, soupçonneuse, inquiète, comme un gardien chargé de veiller sur l'ordre et sur la moralité du wagon.

Les jeunes gens demeurent immobiles, les genoux enveloppés du même châle, les yeux ouverts, sans parler; sont-ils mariés?

Je fais à mon tour semblant de dormir et je guette.

Neuf heures. La grosse dame va succomber, elle ferme les yeux coup sur coup, penche la tête vers sa poitrine et la relève par saccades. C'est fait. Elle dort.

O sommeil, mystère ridicule qui donne au visage les aspects les plus grotesques, tu es la révélation de la laideur humaine. Tu fais apparaître tous les défauts, les difformités et les tares! Tu fais que chaque figure touchée par toi devient aussitôt une caricature.

Je me lève et j'étends le léger voile bleu sur le quinquet. Puis je m'assoupis à mon tour.

De temps en temps, l'arrêt du train me réveille. Un employé crie le nom d'une ville, puis nous repartons.

Voici l'aurore. Nous suivons le Rhône, qui descend vers la Méditerranée. Tout le monde dort. Les jeunes gens sont enlacés. Un pied de la jeune femme est sorti du châte. Elle a des bas blancs! C'est commun: ils sont mariés. On ne sent pas bon dans le compartiment. J'ouvre une fenêtre pour changer l'air. Le froid réveille tout le monde, à l'exception du bossu qui ronfle comme une toupie sous sa couverture.

La laideur des faces s'accroît encore sous la lumière du jour nouveau.

La grosse dame, rouge, dépeignée, affreuse, jette un regard circulaire et méchant à ses voisins. La jeune femme regarde en souriant son compagnon. Si elle n'était point mariée elle aurait d'abord contemplé son miroir!

Voici Marseille. Vingt minutes d'arrêt. Je déjeune. Nous repartons. Nous avons le bossu en moins et deux vieux messieurs en plus.

Alors les deux ménages, l'ancien et le nouveau, déballetent des provisions. Poulet par-ci, veau froid par-là, sel et poivre dans du papier, cornichons dans un mouchoir, tout ce qui peut vous dégoûter des nourritures pendant l'éternité! Je ne sais rien de plus commun, de plus grossier, de plus inconvenant, de plus mal appris que de manger dans un wagon où se trouvent d'autres voyageurs.

S'il gèle, ouvrez les portières! S'il fait chaud, fermez-les et fumez la pipe, eussiez-vous horreur du tabac; mettez-vous à chanter, aboyez, livrez-vous aux excentricités les plus gênantes, retirez vos bottines et vos chaussettes et coupez les ongles de vos pieds; tâchez de rendre enfin à ces voisins mal élevés la monnaie de leur savoir-vivre.

L'homme prévoyant emporte une fiole de benzine ou de pétrole pour la répandre sur les coussins dès qu'on se met à dîner près de lui. Tout est permis, tout est trop doux pour les rustres qui vous empoisonnent par l'odeur de leurs mangeailles.

Nous suivons la mer bleue. Le soleil tombe en pluie sur la côte peuplée de villes charmantes.

Voici Saint-Raphaël. Là-bas est Saint-Tropez, petite capitale de ce pays désert inconnu et ravissant qu'on nomme les Montagnes des Maures. Un grand fleuve sur lequel aucun pont n'est jeté, l'Argens, sépare du continent cette presqu'île sauvage, où l'on peut marcher un jour entier sans rencontrer un être, où les villages perchés sur les monts, sont demeurés tels que jadis, avec leurs maisons orientales, leurs arcades, leurs portes cintrées, sculptées et basses.

Aucun chemin de fer, aucune voiture publique ne pénètre dans ces vallons superbes et boisés. Seule, une antique patache porte les lettres de Hyères et de Saint-Tropez.

Nous filons. Voici Cannes, si jolie au bord de ses deux golfes, en face des îles de Lérins qui seraient, si on les pouvait joindre à la terre, deux paradis pour les malades.

Voici le golfe de Juan; l'escadre cuirassée semble endormie sur l'eau.

Voici Nice. On a fait, paraît-il, une exposition dans cette ville. Allons la voir.

On suit un boulevard qui a l'air d'un marais et on parvient, sur une hauteur, à un bâtiment d'un goût douteux et qui ressemble, en tout petit, au grand palais du Trocadéro.

Là-dedans, quelques promeneurs au milieu d'un chaos de caisses.

L'exposition, ouverte depuis longtemps déjà, sera prête sans doute pour l'année prochaine.

L'intérieur serait joli s'il était terminé. Mais... il en est loin.

Deux sections m'attirent surtout: "les comestibles et les beaux-arts". Hélas! voici bien des fruits confits de Grasse, des dragées, mille choses exquisées à manger... Mais... il est interdit d'en vendre... On ne peut que les regarder... Et cela pour ne point nuire au commerce de la ville! Exposer des sucreries pour la seule joie du regard et avec défense d'y goûter me paraît certes une des plus belles inventions de l'esprit humain.

Les beaux-arts sont... en préparation. On a ouvert cependant quelques salles où l'on voit de fort beaux paysages de Harpignies, de Guillemet, de Le Poittevin, un superbe portrait de Mlle Alice Regnault par Courtois, un délicieux Béraud, etc... Le reste... après déballage.

Comme il faut, quand on visite, visiter tout, je veux m'offrir une ascension libre et je me dirige vers le ballon de M. Godard et Cie.

Le mistral souffle. L'aérostat se balance d'une manière inquiétante. Puis une détonation se produit. Ce sont les cordes du filet qui se rompent. On interdit au public l'entrée de l'enceinte. On me met également à la porte.

Je grimpe sur ma voiture et je regarde.

De seconde en seconde, quelques nouvelles attaches claquent avec un bruit singulier, et la peau brune du ballon s'efforce de sortir des mailles qui la retiennent. Puis soudain, sous une rafale plus violente, une déchirure immense ouvre de bas en haut la grosse boule volante, qui s'abat comme une toile flasque, crevée et morte.

A mon réveil, le lendemain, je me fais apporter les journaux de la ville et je lis avec stupeur: "La tempête qui règne actuellement sur notre littoral a obligé l'administration des ballons captifs et libres de Nice, pour éviter un accident, de dégonfler son grand aérostat.

"Le système de dégonflement qu'a employé M. Godard est une de ses inventions qui lui font le plus grand honneur."

Oh! Oh! Oh! Oh!

O brave public!

Toute la côte de la Méditerranée est la Californie des pharmaciens. Il faut être dix fois millionnaire pour oser acheter une simple boîte de pâte pectorale chez ces commerçants superbes qui vendent le jujube au prix des diamants.

On peut aller de Nice à Monaco par la Corniche, en suivant la mer. Rien de plus joli que cette route taillée dans le roc, qui contourne des golfes, passe sous des voûtes, court et circule dans le flanc de la montagne au milieu d'un paysage admirable.

Voici Monaco sur son rocher, et, derrière, Monte-Carlo... Chut!... Quand on aime le jeu, je comprends qu'on adore cette jolie petite ville. Mais comme elle est morne et triste pour ceux qui ne jouent point! On n'y trouve aucun autre plaisir, aucune autre distraction.

Plus loin, c'est Menton, le point le plus chaud de la côte et le plus fréquenté par les malades. Là, les oranges mûrissent et les poitrinaires guérissent.

Je prends le train de nuit pour retourner à Cannes. Dans mon wagon deux dames et un Marseillais qui raconte obstinément des drames de chemin de fer, des assassinats et des vols.

"... J'ai connu un Corse, Madame, qui s'en venait à Paris avec son fils. Je parle de loin, c'était dans les premiers temps de la ligne P.-L.-M. Je monte avec eux, puisque nous étions amis, et nous voici partis.

"Le fils, qui avait vingt ans, n'en revenait pas de voir courir le convoi, et il restait tout le temps penché à la portière pour regarder. Son père lui disait sans cesse: "Hé! prends garde, Mathéo, de te pencher trop, que tu pourrais te faire mal." Mais le garçon ne répondait seulement point.

"Moi je disais au père:

"Té, laisse-le donc, si ça l'amuse."

"Mais le père reprenait:

"Allons, Mathéo, ne te penche pas comme ça."

"Alors, comme le fils n'entendait point, il le prit par son vêtement pour le faire rentrer dans le wagon, et il tira.

"Mais voilà que le corps nous tomba sur les genoux. Il n'avait plus de tête, Madame... elle avait été coupée par un tunnel. Et le cou ne saignait seulement plus; tout avait coulé le long de la route..."

Une des dames poussa un soupir, ferma les yeux, et s'abattit vers sa voisine. Elle avait perdu connaissance...

*4 février 1884*

---

ATHENA: "<https://athena.unige.ch/>"

If you use this text, please contribute by sending comments and corrections; they are welcome and useful for all.  
Si vous utilisez ce texte, apportez votre contribution en envoyant vos commentaires et corrections; ils sont bienvenus et utiles à tous.

---

Copyright © ATHENA (1997, 2015, 2023) - Pierre Perroud. All Rights Reserved  
Send comments on page to [pierre.perroud@unige.ch](mailto:pierre.perroud@unige.ch)